

Massimo Bocchiola

Massimo Bocchiola par Massimo Bocchiola

Je suis né à Pavie en 1957, j'y ai fait mes études littéraires et je continue à y vivre. Après quelques années d'enseignement, je me suis consacré à la traduction depuis l'anglais de romans d'essais et de poèmes.

J'ai publié deux recueils de poésie : *Al ballo della clinica* (Marcos y Marcos) et *Le radici nell'aria* (Guanda, 2004).

Je collabore par mes traductions de poésies aux revues *Poesia* et *Testo a fronte*. Pour *Testo a fronte*, j'ai dirigé une anthologie des War Poets britanniques qui devrait être publiée sous peu.

Je suis marié et j'ai deux enfants.

Apostille de la rédaction

Est-ce parce qu'il propose une poésie qui colle au paysage, à sa terre et à ses lignes de fuite ? est-ce parce que son monde est paysan et qu'il rappelle parfois les grands peintres du Pô, de Corsi à Illario Rossi ? ou serait-ce parce qu'il recherche un chant simple, susceptible, avec sa musicalité touchante, d'adhérer au parti pris des choses ? On a voulu souvent voir en Massimo Bocchiola un « poète dialectal qui écrirait en italien »¹. Comme le souligne Matteo Marchesini, ce poète procède par *touches délicates* – « *piano piano tutto si mette a posto* »² pour évoquer la plaine du Pô dans sa partie haute, entre Milan et Plaisance, ses hameaux et ses fermes, ses peupliers, ses berges, ses écuries vides désormais³. Trois lignes parcourent cette poétique du paysage : il y a d'abord un réalisme sans pathos qui évoque la dureté de ce monde paysan, désormais comme englouti dans ce paysage métaphysique où montent les brumes et les grilles de neige et où semblent s'annuler le passé immobile et le présent de la modernité⁴. Il y a aussi cette maîtrise technique du vers qui tente de restituer l'immédiateté sensible de la plaine en effaçant toute trace de subjectivité : ce monde de l'effacement est aussi celui de l'effacement du poète. Cette peinture des paysages est aussi un art de la nature morte. Massimo Bocchiola propose une versification classique de l'hendécasyllabe, qui offre, dans le jeu des césures et des enjambements, et dans la sécheresse des clausules une vision du monde nette et comme découpée : « *ferite/ tutte in quel punto e poi richiuse* ». Enfin, il y a, dans ces vers, la recherche d'une autre dimension, comme échappée du paysage et du réalisme. Cette dimension fait discuter. Manacorda et Marchesini veulent y voir un échec. Le premier évoque comme un « défaut » cette volonté de chercher un peu trop loin des contenus ambigus et profonds. Le second reproche aux poètes ses images parfois arbitraires et poussées. On soutiendra le contraire. Car, entre la photographie du réel et l'angoisse de sa signification, cette « recherche des contenus » est « douloureuse » – ce sont les mots du poète. La poésie ne se contente pas de ce qui est, elle se veut ici métaphysique – et comment ne pas croire que les paysages eux-mêmes de Bocchiola, faits de vide et de traces effacées ne présentent pas eux-mêmes une telle dimension ? C'est affaire de registre.

Une telle ambition, déjà affichée dans les premiers recueils, est confirmée dans *Le radici dell'aria*. Ce qui frappe dans ce recueil, c'est d'abord la variété de l'inspiration, qui se meut avec agilité entre plusieurs langues, entre plusieurs époques (une section est consacrée aux grandes batailles de l'histoire), entre plusieurs registres et plusieurs formes (la sixième section rassemble douze sonnets, un par heure). Mais on se prend ensuite à penser à ce titre, *Le radice dell'aria, les racines de l'air* et on comprend pourquoi le poème souffle et essoufle. Pourquoi il coupe le souffle.

Quand bien même le mouvement est inverse, on pense à Celan :

« *In der Luft, da bleibt deine Wurzel, da,
in der Luft.
Wo sich das Irdische ballt, erdig,
Atem-und-Lehm* »⁵.

1. C'est la formule de G. Manacorda, in *La poesia italiana oggi, op. cit.*, p. 86.

2. Cf. Matteo Marchesini, *Poesia 2002-2003, op. cit.*, pp. 108-111.

3. Pour aimer mieux ces paysages, il suffit de découvrir le travail du photographe Luigi Ghirri (1943-1992).

4. Marchesini évoque le Bernardo Bertolucci de *Novecento*, mais on penserait tout aussi volontiers au père.

5. « En l'air là-haut, c'est là que demeure ta racine, là, en l'air // Là où le terrestre se met en boule, terreux, // souffle et graise ». Traduction J.P. Lefebvre, *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, Poésie Gallimard, 1998.

Outre- Pô

Ici, il suffit de traverser le Pô, et, en un rien
il ne reste de tant d'eau de la plaine
que celle qui est tombée du ciel,
la neige fondue marque à peine
de boue les cailloux de la grève (mais où
sera-t-elle, dans quelques jours, quand avril
inondera les rizières et que le dégel
dans les canaux mènera sa fureur?) où les seules
vagues d'azur brun ce sont elles –
les collines, et monter c'est ne plus entendre
la disparition des eaux, et il n'est d'autre liquide
que le raisin à venir, et le versement.

Et quand les étés sont plus humides, il fait toujours
un peu plus sec aux premiers contreforts
de Cigognola Mornico Castana.
La terre se sépare en mottes comme
des plaques le long desquelles les yeux
peuvent lire, endoloris par la réverbération,
des trames – alors qu'au ciel se rencontrent
des nuages arrivés un peu des quatre coins
pour verser leurs éclairs et se déverser ailleurs.

Oltrepo'

Qui basta attraversare il Po e in un niente
di tanta acqua di pianura è rimasta
soltanto quella caduta dal cielo,
la neve che si è sciolta e marca appena
di fango i sassi del greto (ma dove
sarà tra qualche giorno, quando aprile
allaga le risaie e nei canali
furoreggia il disgelo?) dove uniche
onde azzurrastrae e brune sono loro –
le colline, e salendo più si sente
lo sparire dell'acqua, non c'è liquido
altro che l'uva che verrà e l'invaso.

E anche le estati più umide, sempre
è un po' più secco ai primi contrafforti
di Cigognola Mornico Castana.
La terra si divide in zolle come
lastroni lungo le cui fughe gli occhi
leggono, indolenziti dal riverbero,
trame – mentre si scontrano nel cielo
nubi arrivate un po' da tutti gli angoli
per lampeggiare e rovesciarsi altrove.

Le demi-sommeil (Don Carlos)¹

Désormais au sommeil refusé, le roi Philippe,
à l'acte quatre, sort de son demi-sommeil

1. Note de l'auteur : « *ove son ?... quei doppier... l'aurora imbianca.../Igià spunta il di...* ». Il s'agit d'une citation du livret italien de Lauzières-Zanardini pour le *Don Carlos* de Verdi.

et la basse aura quelque mal à trouver
les justes accents de ses premières phrases :
ove son?... quei doppier... l'aurora imbianca...
già spunta il dì...
parce que Philippe est un roi, mais que tous pleurent
la chandelle du matin quand elle s'éteint.

Parce que Philippe est un roi, mais que tous un jour
nous avons été une partie du dessin
qui devait nous assoupir (et pour quels sommeils
intermittents et amers !) ramenant
la montre en arrière, vers les plafonds traversés
d'air et d'hirondelles, vers le chaos des écoliers.

Il dormiveglia (Don Carlos)

Ormai negato al sonno, re Filippo
nel quarto atto esce dal dormiveglia
e il basso avrà il cimento di trovare
accenti esatti per le prime frasi :
ove son?... quei doppier... l'aurora imbianca...
già spunta il dì...
perché Filippo è un re, ma tutti piangono
la candela al mattino, che si spegne.

Perché Filippo è un re, ma tutti un giorno
abbiamo fatto parte di un disegno
che ci avrebbe assopito (e per che sonni,
intermittenti e amari !) riportando
indietro l'orologio, alle soffitte
d'aria e rondini, al chiasso fra scolari.

Amis

(pour Giorgio)

Comme les chiens et leurs maîtres, les amis aussi,
ceux de longue date, finissent par se rassembler.
Les rapproche la longue habitude
des vêtements des gestes et des pauses
à l'inverse des consanguins que la vie dépareille.

Non pas pour Renato et Enrico, semblables
au début – depuis la photo
de leur troisième au lycée – jumeaux
blonds, crépus, anguleux. Sous peu,
la guerre ferait de Renato
l'anti-fasciste en fuite, et, pour finir,
lui aurait mis les armes à la main.

Ce fut à lui que la mère
de son ami, quand tout fut achevé
demanda en un souffle de déposer un témoignage
au tribunal spécial de Trento
– après un voyage par les routes criblées
et les ponts défoncés – faux et sincère
pour tous les deux : dire que son fils, le fuyard

Enrico le Noir, ange mineur
de la violence, était un bon garçon.

Le dernier à reconnaître leur fraternité
fut un autre témoin, partie civile
incrédule face à ce résistant
qui avait le visage de l'ennemi ... le même visage,
sauf que dans sa mue, l'un avait
avait changé de visage, chirurgie d'un venin
à la fois scintillant et fatal.

Pour cela aussi
nous, les fils – qui, tranquilles sur la photo,
montrions du doigt notre vrai père-
nous demandons à nos fils, fragiles encore,
de détourner de nous le miroir sombre, l'anse
morte du fleuve aux feuilles mortes.

Amici

(a Giorgio)

Come cane e padrone, anche gli amici
di lungo corso vanno a somigliarsi.
Li avvicina la lunga consuetudine
di abiti gesti e pause, in verso opposto
allo spariglio fra consanguinei.

Non così per Renato e Enrico, simili
dal principio – dalla fotografia
di terza liceo classico – gemelli
biondi, crespi e angolosi. Di lì a poco
la guerra avrebbe fatto di Renato
l'antifascista fuggitivo, e in ultimo
con le armi in pugno.

Fu a lui che la madre
dell'amico, quando tutto fu finito
chiese in un soffio di testimoniare
al tribunale speciale di Trento
– dopo il viaggio per strade crivellate
e ponti infranti – un falso per entrambi
sincero : che suo figlio, il latitante
Enrico il nero, angelo minore
della violenza, era un bravo ragazzo.

L'ultimo a riconoscerli fratelli
fu un altro testimone, parte offesa
e incredula di fronte al partigiano
col volto del nemico... volto uguale,
se non che al mutar pelle l'uno aveva
indossato una plastica, un veleno
scintillante e fatale.

Anche per questo
noi – i figli, che sicuri in quella foto
additavamo il nostro padre vero –
chiediamo ai figli nostri ancora fragili
di stornarci lo specchio scuro, l'anse
morta del fiume dalle foglie morte.

*

Malazkirt / Manzikert

Une telle ruine pourra disparaître
dans les plis de plus de mille années.
Il le sait aussi le Turc qui remonte en selle,
avec Romanus IV pour prisonnier,
et part éperonner le cœur de l'Anatolie,
[ne croyant pas ses yeux
de voir Byzance, plus reculée
que le plus vain de ses songes s'il a
devant lui encore quatre siècles d'empire.

Alors tout serait perdu, si ce n'était
pour ces mercenaires normands, tombés
loin de l'histoire, les seuls peut-être
à nier dans leur grec mâchouillé
qu'il est sans limite cet ailleurs
où nous sombrons – pour nous restituer
la seule trace de sang aux sabots
des chevaux, ce bruit de moteur
sur une route en bas de la colline.

New York (2001)

Fuselages ciments corps acier.
une arme nouvelle pour le siècle nouveau
qui gémit ses symétries de chien – chair
contre chair, montres
contre ordinateurs et contre lunettes. La fronde
des nouveaux David abandonnés est chargée
comme une mitrailleuse pleine de mères et d'enfants.

Malazkirt / Manzikert (1071)¹

Tanta rovina si potrà occultare
nelle pieghe di più di mille anni.
lo sa anche il turco che rimonta in sella
e con Romano Quarto prigioniero
sprona nel cuore d'Anatolia incredulo
di vedere Bisanzio, più remota
del più vano fra i sogni se davanti
ha ancora quattro secoli l'impero.

Allora tutto andrebbe perso, non fosse
per i normanni di ventura caduti
lontano dalla storia, unici forse
nel loro greco smozzicato a negare
che resti illimitato questo altrove
dove ci sprofondiamo, restituendoci
solo la striscia di sangue agli zoccoli
dei cavalli, il rumore del motore
per una strada bassa di collina.

Fusoliere cementi corpi acciaio.
un'arma nuova per il nuovo secolo
che latra simmetrie canine – carne
contro altra carne, orologi da polso
contro computer e occhiali. La fionda
dei nuovi David derelitti è carica
a mitraglia di madri e di bambini.

Le radici dell'aria © Guanda, 2004.
Traduit et présenté par Martin Rueff

Réponses au questionnaire

1. Je me considère comme un modeste participant à la tendance du retour aux « choses » et au dicible. Après les réalisations extrêmes, et parfois gratuites de la fin du 20^e siècle, on peut percevoir l'exigence palpable de retrouver des chemins avant tout linguistiques – en résistance, précisément, non seulement au mal qui œuvre dans le monde, mais aussi à une tendance à l'entropie. Je suis fatigué de représenter cette entropie, il nous faut chercher des antidotes, ou du moins des palliatifs – chez moi laïques – contre elle. Ce n'est pas un hasard si en Italie cette opération a réussi du premier coup, et a obtenu de très beaux résultats, en particulier chez les poètes qui écrivent en dialecte.

1. Ce poème appartient à une section consacrée aux grandes batailles de l'histoire. Ces batailles sont nommées et datées. Massimo Bocchiola va de la bataille de Clastidium (222 av. J.C.) à celle de New York (2001). En 1071, lors de la Bataille de Manzikert, Alp Arslan, empereur des Turcs, défait les troupes byzantines et permet aux Turcs de s'installer en Anatolie. Alp Arslan fait preuve d'humanité et de dignité à l'égard du vaincu, Romanus IV Diogène, Empereur de Byzance.

2. Sincèrement, je n'ai jamais approfondi la question. C'est que... je ne veux pas me faire passer pour un naïf, mais j'ai toujours eu un rapport très instinctif avec l'acte de poésie, et écrire en vers a toujours été pour moi naturel. J'entends en vers traditionnels : hendécasyllabes, heptamètres. Et cela même quand je compose de la poésie narrative. J'ai quand même un détail intéressant à signaler : mon travail de versification est indéniablement tributaire de l'oralité, de l'affabulation (mêlée en italien et en dialecte) des personnes âgées de ma famille. De fait quand la métrique vacille, c'est que s'y introduit la prose orale, plutôt que littéraire.

3. Le langage poétique est pour moi un langage qui renferme tout en peu d'espace. Il contient et représente synchroniquement les langues (italien, dialecte pavois, langues étrangères) que je connais tout comme mes expériences émotives et intellectuelles.

4. L'*impegno civile* : oui, il compte et beaucoup. Mais, selon mon caractère, pas au sens de participation politique militante, ou – encore moins ! – exhibée. Mon engagement, si l'on veut quand même le nommer ainsi, s'exprime dans la production de textes imprégnés d'affection envers les autres, de compassion, de témoignage actif de notre destin commun et de la manière dont on doit l'accepter, accepter la condition humaine sans se résigner au mal et aux injustices.

5. Dans ma jeunesse, j'ai exercé mon oreille aux auteurs que l'on cite d'habitude : Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Valéry, mais aussi mon esprit, pour une part, à D'Aubigné. Puis les études d'italien et le travail de traducteur anglophone m'ont mené ailleurs. Le plus beau est que, plus tard encore, je me suis familiarisé avec la poésie française contemporaine par le truchement de Paul Auster, que je traduis depuis des années. Parmi les grands d'aujourd'hui je citerais Yves Bonnefoy. Je partage sa manière de filtrer et d'« épurer » les contenus poétiques actuels à travers les mètres de la tradition.

Traduit par Renaud Pasquier